

LOIN D'ÊTRE MALHEUREUX

GUILLAUME TAVARD



LOIN D'ÊTRE
MALHEUREUX

NOUVELLES
BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016
ISBN : 978-2-283-02949-7

À Xavier et Rémi

– Vois-tu, soupira-t-il, si cela continue, je vais être obligé d’écrire un petit livre : pour leur montrer, tout de même, ce que les choses pourraient être.

Il se dressa subitement et se mit à hurler :

– *Vous l’aurez voulu!*

Frédéric Berthet
Journal de Trêve

Des millions de rides

1. *Née en 1923*

Dans le bus je m'assois près d'une fenêtre et je regarde les rues défiler jusqu'à ce que la tête me tourne alors je sors un carnet sur lequel j'écris : *Cette semaine, j'ai mangé beaucoup de salades toute seule.* La vieille femme assise à côté de moi me regarde avec un sourire triste, un sourire compatissant, et elle se met à me raconter sa vie d'une voix fluette – elle est née en 1923 et elle n'a parlé à personne depuis dix jours et elle a une bosse douloureuse et suspecte dans le dos qu'elle n'ose pas montrer à son médecin. Incapable de lui répondre ou de la prendre dans mes bras je me lève en balbutiant des excuses bidon et j'appuie comme une dingue sur le bouton d'arrêt et

je sors du bus en vitesse, sans me retourner, comme si j'avais la police à mes trousses. Je ne peux pas pleurer. Pas ce soir. J'ai mis du mascara.

2. Tous les gens que je déteste

À peu près tous les gens que je déteste en ce monde se pressent devant l'entrée de la galerie. On ne voit qu'eux, partout, sans arrêt. Avec leur flûte de champagne dans une main, leur portable dans l'autre, leurs conversations brillantes éclaboussant les trottoirs. Ils sont très fiers d'être là entre eux mais je vais vous dire un truc. Toutes ces poses, toutes ces mises en scène et ces grands airs, c'est ça qui rend l'air irrespirable. C'est ça qui nous tue à petit feu. Quant à moi je n'aurais pas dû mais j'ai promis. J'inspire un grand coup avant de me faufiler au milieu de cette foule gluante sans âme. Tant que personne ne m'adresse la parole ça devrait aller.

3. *Éternité*

– Léa!

Hippolyte me prend par l'épaule et je serre les dents en l'embrassant. Il y a du monde partout, on ne s'entend pas, et d'après ce que j'aperçois des tableaux le peintre est un sale connard. Comme tout le monde dans cette petite galerie de péteux.

– Comment tu vas?

– Oh, je suis *ravie* d'être ici.

– Allez, commence pas...

– Commence pas *quoi*?

– Je t'ai pas vue depuis une éternité et toi tu...

– La faute à qui?

– J'ai essayé de t'appeler mais...

Je secoue la tête, je repense à ma semaine, à toutes ces semaines. Va mourir.

– T'as rien raté, dis-je, crachant presque.

Hippolyte sourit comme si j'étais un sacré numéro. Pour ça je pourrais lui flanquer un coup de pied dans le tibia. Je pourrais l'étrangler à mains nues.

– Quoi? Pourquoi tu ris?

– Tu ressembles à Adèle, là, et ça me...

- Où elle est, d'ailleurs ?
- À la maison. Malade.
- La pauvre chérie.
- Une angine.
- En plein été ?
- Tu connais Adèle.
- Et je m'en félicite chaque jour.

Devant son air benêt je sens que ça monte. Je sens que ça monte, et impossible de me retenir. Mes yeux se plissent malgré moi. Sans plus attendre je persifle entre mes dents :

- Je comprends mieux...
- Quoi ?
- ... pourquoi tu m'as invitée.
- Hein... ?

Du coin de l'œil Hippolyte suit un cul qui passe. Un cul trop maigre, trop plat, un cul d'aujourd'hui. Mais un cul.

– Adèle ne peut pas sortir, *donc* tu m'appelles.

– Qu'est-ce que...

– Tu m'appelles *non pas* parce que tu as envie de me voir, ça on s'en fout, c'est secondaire, mais parce que tu préférerais *crever* plutôt que de te retrouver tout seul,

face à toi-même, ne serait-ce qu'une pauvre petite soirée.

Il secoue la tête, ahuri. Je suis tellement fière de moi que j'enfonce le clou :

– J'ai raison, pas vrai?

– C'est ça. T'as raison.

Il croise les bras. Il boude. Il pense que toutes les filles sont barges et veulent sa peau. Il n'a pas tout à fait tort.

– Je sors, dit-il en me plantant là, au milieu des pires gens de la planète, et c'est bien fait pour moi.

D'abord, je n'ose pas bouger. J'ai l'impression que le monde entier s'est figé pour me regarder de haut m'enfoncer seule sous terre. C'est juste une impression, parce que bien sûr tout le monde m'ignore et continue exactement comme avant.

4. Parlons de toi

– Je suis désolée.

Pas un regard, pas un mot. C'est trop tard. À ses yeux je n'existe plus. Je pourrais lui tourner le dos et rentrer pleurer chez

moi, comme ça on se fâchera pour de bon, comme ça on ne s'adressera plus jamais la parole. Oh je l'ai fait avec tellement de gens, tellement de fois. *Je ne veux plus jamais te voir ni entendre parler de toi.* C'est si simple, c'est si pratique, et rien ne m'est plus naturel que de rayer les gens hors de ma vie sur un coup de tête. Mais là non. C'est impossible. C'est Hippolyte.

– Non, écoute. Je suis *vraiment* désolée.

Je tire sur son bras pour attraper ses yeux. Il me les accorde de justesse.

– Je t'agresse pour rien et... C'est ma faute. Je suis d'humeur exécration depuis des mois. Ma vie est complètement conne. Je ne supporte plus les gens et tout m'ennuie. Tout! Mais je, enfin, je. Je suis contente de te voir. Même ici. En enfer.

Je tente un petit sourire sans dents, en signe de paix lui présente une coupe aux bulles dorées que je gardais planquée dans mon dos. Il la saisit du bout des doigts, comme s'il se méfiait d'un coup fourré. Le temps de peser le pour et le contre il examine le champagne à la lumière orangée

d'un lampadaire, au cas où j'essaierais de le droguer à son insu.

– Bon, alors.

Il avale trois gorgées et me sourit. Je suis à deux doigts de lui sauter au cou. Mais ça il ne le saura jamais.

– Parlons de toi.

– Ne recommence pas à m'énerver.

– Allez, Léa. Comment tu vas ?

– Ma foi. Tu sais. Couci-couça.

– Les amours ?

– J'essaie d'être gentille et toi tu...

– Oh, sérieux...

– Inexistantes, d'accord ?

J'ai articulé ça en enfonçant ma tête dans mes épaules. Hippolyte n'en revient pas. Il est furieux. Pas après moi, il est furieux après quelque chose.

– Merde, Léa. Tu le fais exprès ?

– Je t'assure que non.

– Quel gâchis !

5. *Inattention*

Vers minuit les gens délaissent la galerie pour se rendre à une autre soirée. Les gens ont *toujours* une autre soirée. On ne peut pas lutter.

Hippolyte est dehors, pendu au téléphone, et je poireaute entre les tableaux. C'est calme, apaisant, en fait c'est agréable. À tête reposée, je suis prête à admettre que les tableaux ne sont pas si pourris. Sauf que laissez-moi vous dire : ne baissez jamais la garde. Une petite seconde d'inattention et le monde vous saute à la gorge, ou pire, vous tape sur l'épaule.

– Léa! Je *savais* que c'était toi!

Pas lui. Pitié. Pas lui.

– Léa? Tu me...

– Non.

– Hein? Mais si, arrête.

– Non, non.

– Léa, te fous pas de...

– *S'il te plaît.*

E. fronce les sourcils en se frottant le menton comme s'il s'apprêtait à résoudre une équation périlleuse ou le grand mystère

de la vie. C'est sa posture préférée depuis qu'il a décidé d'être adulte – depuis qu'il est passé, je cite, aux choses sérieuses.

Mais enfin.

Il n'en a pas toujours été ainsi.

6. *Rien n'est oublié*

Le matin E. déjeunait d'un bol de Smacks devant Cartoon Network. Avec son fromage E. m'offrait de gigantesques bouquets de fleurs aux couleurs improbables. E. voulait qu'on le fasse à trois, avec sa cousine ou la boulangère, et je résistais en gloussant. E. m'apprenait à tricher au poker, à marchander dans les souks, à ouvrir les huîtres. La nuit dans le noir pendant les orages d'été E. me jurait au creux de l'oreille qu'il m'aimerait même obèse, même atrocement défigurée. Je buvais ses paroles, je le regardais s'endormir, pour lui je me serais coupé les deux bras. Il le savait. Il le savait forcément. Trois ans plus tard, par un matin froid et sec, E. m'a annoncé qu'il était

temps pour lui de passer aux choses sérieuses.
Je n'ai pas eu mon mot à dire.

7. *L'un des leurs*

– Je vois, soupire E.

Tu vois rien, pauvre con. Tu vois même pas que t'es devenu l'un des leurs. Je parie que tu sniffes aux toilettes comme tous les moutons. Je parie que tu ne parles que de *buzz* et de *clash* et que tu *tweetes* à longueur de journée tes moindres faits et gestes pour te persuader que tu n'es pas insignifiant. Je parie que tu fréquentes des chroniqueurs télé, que tu fêtes le Nouvel An au *Baron* et que tu vas au Festival de Cannes. Je parie que tu ne sais pas profiter du silence et que tu as peur de ne rien faire. Je parie que tu ne t'es pas regardé en face depuis très très longtemps. Oh je pourrais lui hurler dessus, lui griffer les joues, je pourrais lui lacérer la peau pour lui enlever son masque et enfin retrouver son visage, mais une chose sérieuse apparaît derrière lui. Elle porte un tailleur, des cheveux menés à la baguette,

des talons pète-sec et des lunettes noires rectangulaires. Elle le kidnappe par la main sans s'intéresser une seule seconde à mon cas.

– À plus, Léa, dit E. en décampant.

– Non, dis-je toute seule.

8. *La poursuite, I*

– Hé, t'as vu qui...

– La ferme.

9. *La poursuite, II*

– Où tu vas?

Je presse le pas.

– Attends. Léa!

La rue monte. Je me mets à cavalier.

– Léa, putain!

À bout de souffle il abandonne la poursuite. Je m'arrête et, lui tournant toujours le dos, balance :

– À peine trente ans et t'es déjà plus capable de courir *cinq secondes*? T'es nul, Hippolyte. T'es vraiment trop...

Alors je le vois. Je le vois plié en deux, les joues rouges et le front trempé. Il respire n'importe comment. Il suffoque. On dirait un brûlé vif à l'agonie.

– Hippolyte... ?

Je le rejoins en sautillant et touche sa nuque. Il est brûlant.

– J'oublie toujours le numéro des secours, lui dis-je d'une voix implorante. J'ai jeté mon portable par la fenêtre. Ne meurs pas, s'il te plaît. S'il te plaît. Ne meurs pas.

Les coudes en appui sur ses cuisses, Hippolyte crache un mince filet de bave visqueuse avant de se redresser lentement, sans geste brusque, comme si ses os menaçaient de le lâcher en chemin. Dos au mur, pâle, il semble revenir de loin. Je lui caresse le poignet gentiment et l'embrasse sur la joue :

– Faut que tu te remettes au sport, hein.

Son regard pèse trois tonnes. Des millions de rides apparaissent partout sur son visage. Et tout change autour de nous.

– Adèle est partie, dit-il. Depuis un mois.

10. *Décision*

Le long du canal il n'y a pas foule. Les marronniers se reflètent dans l'eau. Quelques types sifflent des bières assis sur le rebord. Certains s'esclaffent, d'autres adoptent un air dubitatif.

– T'as vraiment jeté ton portable?

– C'est une longue histoire.

– J'ai le temps, tu sais.

On remonte le long de l'eau. La nuit n'est pas finie. On pourrait être n'importe où ailleurs, n'importe où dans le monde, et pourtant on est ici.

– C'est à cause d'un dîner.

– Je croyais que tu sortais jamais...

– Après ce soir, j'arrête pour de bon.

– Pourquoi? T'as revu ton connard d'ex et j'ai failli mourir après avoir couru douze secondes. C'était une soirée merveilleuse.

J'essaie de présenter les choses au mieux. Je dois me montrer prudente.

– Bon, je suis à ce dîner. On est sept ou huit, et en fait ça se passe plutôt bien. Rien à redire sur la nourriture, et les invités sont gentils et bienveillants. Je crois que j'ai

même ri une ou deux fois. Et puis à un moment il y a un long, long silence autour de la table et... et quand je relève la tête je m'aperçois que tout le monde, au même instant, est en train de tripoter son portable. Plus personne ne se parle et les plats refroidissent et... C'est dingue, non ?

Hippolyte ne se laisse pas berner.

– Et toi ?

Je feins l'innocence.

– Moi quoi ?

– Tu vérifiais ton portable ?

– Je...

– Ha !

Je le laisse se marrer, puis j'ajoute :

– D'accord, je vauX pas mieux que les autres, d'accord, crois-moi, je le sais. Mais le pire, tu vois, le *pire*, c'est que quand la table s'est aperçue de ce qui se passait, ça a fait *rire* tout le monde. Personne ne s'est senti con ou honteux ou pitoyable. C'était presque *normal*. D'ailleurs le reste du repas mon voisin ne s'est pas gêné pour envoyer des textos ou se prendre en photo ou je sais pas quoi et j'imagine que les autres non plus. Alors quand je suis rentrée chez moi,

toute seule, j'ai jeté mon portable par la fenêtre. Fin de l'histoire.

On grimpe sur un pont arrondi comme une dune qui surplombe une écluse. On s'appuie sur la balustrade en fer forgé. On est seuls. La ville s'endort. Hippolyte sort son téléphone de la poche de sa veste. Il l'examine, l'éteint, puis, en le tenant verticalement entre deux doigts au-dessus du vide, au-dessus de l'eau, le lâche. On regarde l'eau engloutir l'appareil, les petites bulles remonter à la surface, et on se remet en route.

- Tu veux rentrer?
- Plutôt mourir.
- Une idée où aller?
- Pas la moindre. Toi?
- Non plus.

J'entortille mon bras sous le sien. Il serre ma main dans la sienne. Ça va aller. Peut-être pas tout à l'heure, ni demain. Mais un jour. On se relèvera, on gardera la tête haute. Un jour on sera heureux à nouveau et on ne l'aura pas volé.

Carte postale d'Afghanistan

Pendant la conférence de rédaction j'ai été le seul à la voir piquer du nez. J'ai été le seul – j'imagine – à remarquer qu'elle portait les mêmes vêtements que la veille, ses cheveux ébouriffés, ses cernes gris. D'habitude elle était la première à prendre la parole, voire à la couper aux autres. Aujourd'hui elle restait éteinte dans son coin sans que personne lui demande son avis sur quoi que ce soit. C'est déprimant en fin de compte, parce que ici comme ailleurs, si vous ne vous agitez pas dans tous les sens, si vous n'ouvrez pas votre grande gueule à la moindre occasion, eh bien vous n'existez pas, et c'est égal à tout le monde. Même, ici comme ailleurs, ça *arrange* tout le monde.

Après la réunion un petit groupe s'est formé près de la fontaine à eau. Manon est

allée directement s'affaler sur sa chaise et se renfrogner derrière son écran. J'ai vérifié mes messages sur ma boîte vocale – aucun –, puis je me suis approché de son bureau. Elle fixait le sol d'un air morne et barbouillé. J'ai failli rebrousser chemin. Je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regardait pas ou débarquer au mauvais moment. Personnellement j'ai horreur des gens qui vous collent et du coup je passe mon temps à me torturer pour savoir si je ne suis pas moi-même un peu collant.

Néanmoins j'avais envie de lui parler, j'avais besoin d'entendre sa voix, comme toujours, alors j'ai tapoté doucement sur son écran. Elle a levé vers moi des yeux qui se demandaient à quoi bon rester ouverts.

– Manon? Ça va? T'as l'air...

– Vieille et moche?

– Pas du tout, pas du tout, juste...

– Fatiguée?

– C'est ça.

– J'ai pas beaucoup dormi.

– Nuit blanche, hein?

– Exactement.

Elle a frotté ses paupières.

– Est-ce que tu..., j'ai commencé, mais son téléphone m'a coupé la parole.

D'un geste de la main elle s'est excusée pour répondre. Je n'ai pas songé à m'éloigner. Voilà. J'ai été collant.

– Non, c'est *pas* du cinéma, elle s'est exclamée, piquée au vif, et j'ai d'abord cru qu'elle parlait boulot avec une collègue ou une attachée de presse et qu'elles étaient en désaccord à propos d'un film. Mais elle a rajouté, Tu me sors par les yeux, puis, C'est ça t'as qu'à tout jeter par la fenêtre, et puis, plus doucement, C'est ça, vas-y, et enfin, d'une voix minuscule, brisée, Arrête s'il te plaît, arrête, et elle a lâché le combiné dans le vide et ses beaux yeux en amande étaient humides et tristes et j'ai eu très envie de la serrer dans mes bras et d'embrasser ses sourcils. Elle a extirpé un mouchoir de la boîte qui traînait sur son bureau, s'est essuyé les yeux, puis m'a regardé, son menton pointé vers moi, sans gêne.

– C'est exactement ce que tu crois.

– Je suis désolé, je ne...

– T'en fais pas.

Elle s'est mouchée.

– C’était un vrai con.

Elle s’est mouchée encore.

– Je regrette rien et il me manque pas.

Elle s’est mouchée de plus belle, avec ses larmes qui s’échappaient de partout.

– Je suis pas en train de pleurer.

Je lui ai tendu la boîte.

– Merci.

Elle s’est mouchée encore plus fort.

– J’ai bien fait, crois-moi.

Elle a eu besoin d’un autre mouchoir, puis d’un autre encore, et pour finir elle a foncé aux toilettes en bousculant le petit groupe qui n’en finissait pas de médire et de chipoter et de geindre. J’ai attendu qu’elle revienne en tripotant mes doigts. Je n’ai touché à rien. Je me suis juste permis de reposer le combiné sur son socle.

À midi pile le bureau s’est vidé d’un coup. Manon est revenue les yeux rouges, à peine gonflés. Il ne restait plus que nous deux et le souffle de la climatisation.

– Tu as faim ?

– Non. Mais allons déjeuner.

*

Dehors le soleil brillait, neuf et revigorant. Sur les trottoirs les gens se déplaçaient en trottinette ou riaient trop fort dans leurs portables. Manon a dégainé une paire de lunettes de soleil qui masquaient une bonne partie de son visage. On s'est installés à une terrasse bondée et on a commandé deux salades plus une carafe d'eau fraîche. De temps en temps elle reniflait par petits coups vifs. Je la surveillais du coin de l'œil. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'elle aille mieux.

Une fois servis il fallait bien meubler, alors j'ai demandé :

- Comment est ta salade?
- Insipide.
- Tu veux la mienne?
- Non, merci. C'est juste moi. Je n'ai plus goût à rien.
- Ça passera.
- Peut-être.
- Mais si, tu verras, avec le...
- Et si j'ai pas envie que ça passe?
- Je sais ce que c'est, et je peux t'assu...
- Tout le monde sait ce que c'est, et tout le monde a la mémoire un peu courte.

Elle ne m'avait jamais parlé sur ce ton – sec et coupant. Ça m'apprendra à débiter des banalités.

– Hé, grande nouvelle, elle a poursuivi, moi aussi je sais ce que c'est! Je sais *exactement* ce que c'est et je sais même *exactement* ce qui va arriver. Tu veux que je te dise ce qui va arriver? Écoute bien : d'abord tout le monde va vouloir que je passe vite à autre chose, ensuite tout le monde va y aller de son couplet à trois balles, *Je t'avais dit que c'était un connard, hein, je t'avais dit que c'était sans espoir, hein, je te l'avais pas dit?* Et enfin tout le monde va vouloir me recaser avec des types – des tas de types, tous charmants et polis, tous gentils et propres sur eux, et tous totalement transparents. *Voilà*, ce qui va se passer.

Je me suis gratté une oreille. Est-ce que j'étais un type transparent? Sans doute un peu. Derrière ses lunettes il m'a semblé qu'elle fermait les yeux. D'une voix moins assurée, elle a murmuré :

– C'était peut-être un connard, mais au moins il était pas transparent.

Elle a posé ses couverts en travers de l'assiette à moitié pleine et a repoussé le tout comme si l'odeur la dégoûtait.

– J'ai envie de vomir.

– Tiens, bois un peu.

Je lui ai servi un grand verre d'eau. Elle a avalé quelques gorgées, la tête renversée en arrière. J'ai observé son cou. J'aimais son cou, aussi.

– Merci.

Je n'avais plus faim mais je me suis forcé à terminer ma salade. Manon ne parlait plus. J'avais peur de la déranger dans ses pensées. Puis elle a dit :

– Excuse-moi.

– De quoi?

– Je suis crevée et je...

– T'inquiète pas. Vraiment.

Elle a touché ses joues comme pour vérifier qu'elles étaient encore là. Le soleil lui tapait dans le dos et l'éclairait à contre-jour. Elle était belle dans cette lumière. Si j'avais osé je l'aurais prise en photo – je n'avais aucune photo d'elle. Mais ce n'était pas le moment.

– Je ne sais plus du tout où j'en suis.

– Bah, ça m’arrive tout le temps, j’ai ri comme un idiot.

– Et t’en as pas marre?

– Oh si, les relations aujourd’hui c’est...

– Non, je veux dire, ce boulot? Toutes ces conversations absurdes qu’on s’inflige sans arrêt?

– Ces... conversations?

– Comme ce matin.

– Hmm, personne n’aime les réunions, mais...

– Non, non. C’est pire que ça. C’est bien pire que ça. Ce matin j’ai cru que ma tête allait exploser. Ce matin j’ai cru que j’allais me lever et tous vous insulter les uns après les autres.

– J’ai surtout cru que t’allais t’endormir, j’ai plaisanté, mais elle n’a pas relevé.

– On s’imagine tellement important parce qu’on écrit des articles de deux mille signes à propos d’un disque ou d’un film. Parce qu’on décide de ce qui est intéressant ou surfait ou médiocre. Mais en réalité tout le monde s’en fout, et moi la première.

Ses épaules tremblaient légèrement. Parfois la nuit je rêvais qu’on vivait ensemble.

Après j'étais de bonne humeur pendant des jours. Je sais, je sais.

– C'est pas si grave, j'ai dit doucement.

– Si. C'est grave.

– Des tas de gens servent à rien, j'ai continué en prenant des gants. Des tas de gens pires que nous.

– C'est pas une raison.

Je me suis appuyé en arrière, sur mes bras.

– Tu peux démissionner.

– J'y pense.

J'ai imaginé la rédaction sans elle. J'ai eu un coup de chaud dans le dos. Des petites gouttes de sueur me dégouлинаient le long de l'échine. Manon.

– Tu ferais quoi?

– Quelque chose d'utile.

Elle en était capable. Bien sûr qu'elle en était capable. Elle m'enverrait des cartes postales depuis l'Afghanistan ou la bande de Gaza sur lesquelles, de son écriture penchée et gracile, elle me raconterait comment elle changeait le monde peu à peu, jour après jour, avec patience et bonne volonté. Je me sentirais vieux et encrassé. J'irais me

planquer aux toilettes pour verser trois larmes dans le lavabo. Je voyais ça d'ici.

– Je ne veux plus connaître l'avis de qui que ce soit à propos de quoi que ce soit, a conclu Manon. Plus jamais.

À cet instant, j'ai voulu lui avouer ce que je ressentais pour elle. J'étais à deux doigts de me jeter à l'eau. Dans ma tête j'avais tout préparé depuis tellement longtemps. Sauf que les mots n'ont pas voulu sortir et elle regardait ailleurs, au loin, en reniflant discrètement.

Peu de choses

7 h 37

– Tu prends des trucs ?

– Hein ?

– Dis la vérité.

– Albert, tu...

– Avec Colin et sa clique ? Tu prends rien ?

– Ça va pas, non ?

Albert n'en démord pas. Cette fois il la *tient*.

– Tu peux pas sortir autant, bosser autant, sans coup de pouce. C'est pas possible, Olivia. C'est pas *humain*.

D'un coup Albert est tellement remonté qu'il pourrait défoncer des briques avec ses poings. Oh, il *pourrait*.

– Et Colin, ce *crétin* de Colin ! Toujours à se vanter qu'il a ce qu'il faut sur lui.

Putain, comme si ça impressionnait quelqu'un, comme si c'était un *exploit* alors qu'aujourd'hui même le dernier des abrutis n'a qu'à se baisser pour... Je veux dire, c'est pas comme s'il fallait se *battre* et risquer sa *peau* pour récupérer son pauvre petit gramme de... *Oh regardez-moi, je bosse à la télé, je prends de la coke!* Non mais putain ça me rend *dingue*. Tu vois pas comme c'est *banal*? Tu vois pas qu'aujourd'hui, pour sortir du lot, il faut *ne pas* prendre de drogues? *Ça*, c'est original. *Ça*, c'est contre le système. Ou alors, je sais pas – faut aller se défoncer ailleurs, genre au fin fond du Pérou, perdu au milieu de l'Amazonie, avec des tribus qui *résistent*. Là d'accord, là pourquoi pas, là t'as peut-être une chance de vivre quelque chose d'un peu unique, d'un peu *valable*. Mais putain, Olivia, pitié, qu'est-ce qu'il y a de plus *cliché*, de plus *médiocre* que de prendre de la coke dégueulasse dans les chiottes moisies d'un club à la con? Je vais te dire : rien. *Rien n'est pire que ça.*

Peu impressionnée, Olivia se contente de tripoter son coin d'oreiller entre deux

doigts. Un vieux tic, une manie de petite fille qui cherche à se rassurer ou à se rendormir après un cauchemar.

– Tu vas réveiller les voisins...

– On s'en fout des voisins!

Inspirant un grand coup, Albert s'agenouille au milieu de la couette en vrac. Il faut qu'il *sache*.

– Jure.

– Jure quoi?

– Que tu fais pas ça.

– Hein?

– Que tu *vaux* mieux que ça.

– Albert, tu...

– *Jure*.

Elle soutient son regard et dit :

– Juré.

Le temps mort qui suit, ils gardent leurs yeux collés au plafond, plus ou moins fixés sur leur sort. Puis un portable s'éclaire et les nargue juste sous leur nez.

– *Je pense à toi?! s'étrangle Albert.*

D'un doigt Olivia supprime le message tandis qu'Albert s'efforce de ne pas avaler sa langue. Tout s'explique. *Tout*.